

JOE BOUSQUET A SIMONE WEIL

Carcassonne

Lundi

Ma chère amie

Un accident ridicule m'a empêché de vous écrire plus tôt. Une troisième écorchure s'est ouverte dans ma peau, m'asseyant sur un triangle douloureux que le contact continu avec mon coussin devait creuser chaque jour. Je n'ai pu changer mon assiette qu'en adoptant une position continuellement allongée, et, comme le moindre déplacement emprisonne l'une ou l'autre de ces plaies, je suis obligé de vivre les yeux au plafond et le porte-plume au rancart, car l'encre reste au fond de mon stylo. Ce soir, me trouvant un peu moins cloué à mon trépied, j'ai essayé de m'asseoir un peu, et je me hâte de vous envoyer quelques mots.

Je n'ai pas aussi souvent que vous le croyez l'occasion d'être intéressé à des expériences de bout en bout captivantes. Tout ce que vous m'avez dit m'a inspiré de passionnantes réflexions. Et je suis extrêmement heureux de vous connaître. Je crois en notre amitié. Plus que quiconque

vous sauriez m'aider à anéantir tout ce qui reste en moi d'inévolué, d'hérité. L'ardeur que j'apporte à décrire mes vues peut donner le change sur l'état réel de mes progrès. Si j'avais la paix, si j'étais seul dans mes convictions, je les énoncerais avec moins de chaleur et peut-être craindrais-je de les ôter de mon cœur. Un autre moi m'a suivi partout, toujours prêt à me reprendre, comme si, par son despotisme, je n'avais loisir de grandir que dans autrui. Je vous ai enviée parce que vous aviez l'intuition du bien et le sens du mal. Je n'ai jamais pu m'élever jusque là. Il me semble que le monde physique tend à nous affranchir de nos impressions et qu'il est prêt à nous introduire dans un cercle de l'existence où il se couronnerait pour ainsi dire de nos sens, laissant notre être libéré accéder enfin à la *vie de l'âme*. Bizarrement, je crois qu'il y a un objet à donner à la pensée pour que l'âme ait en ce monde un centre de gravité par rapport à quoi les faits et les êtres redevinssent des images de la vie profonde. Je ne cherche peut-être que le bonheur et l'oubli de la mort. Mieux que moi vous sauriez dire cela. Toute pensée humaine n'est pensée qu'en deuxième lieu : elle est d'abord l'invention d'un monde où la mort ne se laisse pas pressentir. Ma conscience, il me semble, ne devrait être tissée que de faits rythmés selon la fin inévitable. C'est pourquoi, sachant par ailleurs le peu qu'il y a à tirer de la sensation, je cherche ma vie hors de ma conscience, comme si tout ce qui nous a

faits devait tomber sous nos sens et partager visiblement notre sort, comme si notre conscience devait devenir la chair même de nos jours. De tous nos souvenirs, celui qui devrait nous déterminer, c'est celui qui s'objective sans cesser de demeurer un souvenir. La tentation est grande, quand, plusieurs fois, nous avons vu les faits s'inspirer de nos pensées, n'être plus qu'elles, pour nous suggérer de les habiter, la tentation est grande de prévoir cette opération et de subordonner déjà tout ce qui nous arrive au point indivisible dont notre moi n'est que la périphérie. Rêver sa vie — dirait un poète qui ne serait rien de plus. Mieux : tendre de toutes ses forces vers un bonheur qui, de tout ce que nous fûmes nous ferait une vision inépuisable. Ne mourir que lorsqu'on serait à jamais le bonheur et la gloire de la vie que l'on a vécue — On n'est soi que dans son cœur ; on n'aime que ce qui nous fait de lui un asile. On n'est heureux que par la façon que l'on a d'être l'hôte de soi-même. Mais pourquoi ces évidences ne sont-elles pas dans mon silence ce qu'elles sont dans mes paroles ?

Vous êtes plus avancée que moi. Cependant vous payez durement la rançon de vos qualités morales : Vous n'avez pas assez de confiance en vous-même. Etre créés par Dieu, c'est sans doute incarner l'être de son être, nous sommes les images de son pouvoir, et ceux qui en avons conscience, sa pensée même, sans doute. Cela doit nous faire trembler, nous faire sentir notre



indignité, mais pas nous faire douter de la capacité de révélation qui est en chacun de nous. Je vous parlais, tout à l'heure, de mes faiblesses. Mais je sais de quoi je me plains. Je porte en moi un imbécile et je le nourris de ma substance. Il me fait si peur à de certains moments que je l'appelle mon « mort » et que je prétends voir en lui celui dont ma fin me libèrera.

Je n'ose pas vous dire tout le bien que je pense de votre « work in progress ». Vous croiriez que ces éloges sont dictés par l'amitié que j'ai pour vous. Cependant, vous ne pouvez pas ignorer avec quelle sûreté vous êtes allée à l'essence dramatique de votre œuvre. Vous m'avez suggéré qu'il n'était pas de tragique véritable si l'on ne remontait à la source du sang et de la force. Je suis très heureux d'avoir ce texte entre les mains. La première lecture m'a fait souhaiter que la partie poétique y gagne de plus en plus sur les pages de prose. Vous êtes plus clairvoyante en vers qu'en prose. On dirait que le rythme de vos vers est pour vous celui de la conscience. Tel de vos personnages — qui invoque des raisons pour ne pas tuer le traître, les trouverait en lui — leur créant une identité morale — s'il employait le langage de son interlocuteur.

Je voudrais surtout vous parler de votre lettre. La vérité est incommunicable. Mais on peut s'inspirer d'elle et lui être acquis quand on voit « ce qu'elle a fait d'une sensibilité ». Il y a des mots dans ce que vous m'écrivez qui ont une énorme

force communicative. « Si on savait vraiment que les choses et les êtres existent ». Je voudrais lire de vous des impressions mystiques, et savoir que vous analysez ce que vous éprouvez, par exemple, du fait de vos convictions, quelle est en vous la poésie de la foi. Attention ! je sais fort bien combien il importe de se défendre contre l'aspect des impressions religieuses. Mais je ne crains pas pour vous cette complaisance féminine que toutes vos aspirations démentent. C'est parce que vous ne sauriez être faible sans vous violenter que j'attends beaucoup d'un abandon mystique que vous auriez difficilement consenti. Pensez-y : les sujets les plus rebattus, les plus décriés attendent un être voué, sans le savoir, à montrer leur vraie grandeur. Vous écririez de bien belles choses sur l'amour divin. Leur charme est comme prédit dans votre œuvre de violence, et ce serait pour vous une très émouvante exploration que de ne poursuivre votre œuvre dramatique qu'en pleine conscience de ce que vous sauriez écrire sous un autre signe.

Merci, ma très chère amie, de l'offre que vous m'avez faite pour les médicaments. Cela me donne du cœur de penser que vous m'avez proposé ce que des hommes n'ont pas osé m'offrir⁵. Il se

→
⁵) A propos de ce passage, Simone Pétrement (*La Vie de Simone Weil*, Fayard 1973, Tome II, page 408) note : « Cette offre ne mériterait guère d'être mentionnée si la réponse de Bousquet (...) ne permettait de supposer qu'il s'agissait peut-être d'un remède destiné à mettre fin à ses souffrances, au cas où celles-ci seraient devenues intolérables. »

trouve que votre démarche généreuse est inutile, tout étant momentanément arrangé pour le mieux. Merci de tout mon cœur.

Je ferme cette lettre afin de m'étendre à nouveau. Demain, je vous adresserai la lettre promise. Je suis, ma chère amie, très affectueusement à vous.

Joë

SIMONE WEIL A JOE BOUSQUET

Cher ami,

J'ai vu avec beaucoup de peine dans votre lettre que c'était bien, comme je l'avais craint, de la souffrance qui vous avait empêché de m'écrire.

J'avoue qu'il me sera très douloureux, une fois partie, de me dire, toutes les fois que je penserai à vous, que probablement vous souffrez, et de ne jamais pouvoir, à cause de la distance, être rassurée par des nouvelles récentes.

Mon départ a été remis un jour après l'autre, de sorte que je suis encore ici. Cette fois-ci je pense que c'est vraiment pour mercredi ou jeudi.

Je suppose que c'est encore la souffrance qui vous a empêché d'écrire la lettre dont nous étions convenus. Je l'attendais, à chaque courrier, avant de vous répondre, et stupidement je n'ai pas pensé qu'après quelques jours vous ne pouviez plus me l'envoyer, étant incertain où j'étais.

Si elle est écrite et que vous pensiez qu'elle puisse être ici mercredi matin, vous pourriez me l'adresser ici. Mais je crois que c'est trop risqué,